

## Bulletin d'histoire politique

# « Les idées mènent le Québec » ? Sur une nouvelle « sensibilité historique » et ses apories

Thierry Nootens



Volume 12, numéro 1, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060659ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060659ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nootens, T. (2003). « Les idées mènent le Québec » ? Sur une nouvelle « sensibilité historique » et ses apories. *Bulletin d'histoire politique*, 12(1), 161–169. <https://doi.org/10.7202/1060659ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## « Les idées mènent le Québec » ? Sur une nouvelle « sensibilité historique » et ses apories

THIERRY NOOTENS

Université d'Ottawa

avec la collaboration de Jean-Marie Fecteau

Université du Québec à Montréal

La nouvelle « sensibilité historique » que chercherait à mettre en valeur le récent ouvrage collectif *Les idées mènent le Québec* est bien nommée<sup>1</sup>. On n'a pas vraiment droit ici à un projet historiographique cohérent, mais plutôt à une réaction critique, à une charge même, contre un certain ordre des choses politique et scientifique. Le fait, précisons-le, est explicitement reconnu par certains des auteurs ayant contribué à ce recueil. Comme G. Bouchard le mentionne, « ...cette [...] option commence à prendre forme, ses idées maîtresses ne sont pas encore toutes formulées et on la caractérise plus facilement par ce qu'elle rejette que par ce qu'elle propose » (Bouchard, p. 38 et 39<sup>2</sup>). Toutefois, ces textes méritent réflexion, puisque nous avons là un beau cas d'espèce pour analyser certaines tensions propres à l'historiographie québécoise.

Certes, S. Kelly, qui a dirigé *Les idées mènent le Québec*, se demande si le passage à cette nouvelle sensibilité (passage qui est loin d'être prouvé, comme nous le verrons) s'effectue « ... sous le signe du progrès, du bond en arrière ou de la rupture... » (Kelly, p. 9). Mais après lecture de l'ouvrage, l'idée d'un bond en arrière s'impose nettement. L'explication générationnelle, matrice de ce recueil, n'est certainement pas aussi éclairante qu'on voudrait le laisser croire ; *Les idées mènent le Québec* serait aussi symptomatique du retour, en certains

milieux, d'une histoire des idées de facture ancienne et marquée par ses économies de méthode; enfin, les auteurs de ce recueil se livrent à une quête de « sens », marquée de valeurs conservatrices, qui mérite d'être questionnée.

#### L'EXPLICATION GÉNÉRATIONNELLE: UNE QUESTION DE MISE EN MARCHÉ?

On sait que les explications générationnelles ont la cote par les temps qui courent. Mais dans *Les idées mènent le Québec*, ce type d'analyse se caractérise plutôt par ce qu'il masque que par l'éclairage apporté, que ce soit au chapitre de la prétention des auteurs à représenter une génération montante ou de la caractérisation des historiens auxquels ils s'en prennent.

En fait, la référence générationnelle a plus d'incidences rhétoriques qu'heuristiques. En l'évoquant, on laisse entendre que cette nouvelle « sensibilité » est déjà bien installée et partagée, que cette façon de voir les choses aurait quelque chose d'inévitable. Toute une classe de jeunes chercheurs semble amalgamée. Or, au départ, les auteurs de ce collectif ne parlent qu'en leur nom. Le lecteur ne trouve nulle part, d'ailleurs, d'indications claires quant à la diffusion des idées et quant à la prégnance plus ou moins forte des positions adoptées dans ce recueil. Donc, qui s'y reconnaît ?

Ce groupe marque sa spécificité en prenant position contre des chercheurs « aînés ». En gros, il s'agirait des révisionnistes critiqués par R. Rudin, chercheurs qui à partir des années 1960 ont insisté sur l'inscription du Québec dans une certaine « normalité » ou, dit autrement, sur l'importance, dans l'histoire de la province, des évolutions structurelles du continent nord-américain. Ce qui a conduit, en effet, à une certaine mise en valeur de la « modernité » du Québec et à une mise en veilleuse (assez relative, disons-le), de ses caractères spécifiques et plus « traditionnels ». Mais ces révisionnistes se sont-ils évertués à « ... répéter aux générations d'étudiants qui défilèrent devant eux à quel point cet ancien monde [i.e. la société d'avant la Révolution tranquille] fut rapetissant, à quel point sa fin marqua un moment de libération et d'espoir[?] » (Bédard et Gélinas, p. 78). Le trait, évidemment, est exagéré. De plus, les présupposés scientifiques des travaux de ces historiens ne sont pas du tout interrogés ou même mentionnés, ce qui aurait pu donner un peu de chair à des réflexions historiographiques dans l'ensemble assez pauvres. Seule l'inscription démographique (appartenance à un bloc générationnel mal défini et qui finalement n'explique rien) et sociopolitique (comme technocrates ayant profité de la Révolution tranquille) attribuée à ces chercheurs semble importer. C'est là une vue un peu sommaire du métier d'historien, de la pratique de la discipline.

Ce n'est pas tout: cette critique des aînés permet aux adeptes de la nouvelle « sensibilité » de se poser en victimes. Le procédé est plutôt commun.

La jeune génération, dit-on, aurait «... subi sur les bancs d'école la glose totalitaire de l'extrême-gauche...» (Kelly, p. 4). Nouvelle envolée rhétorique, il va sans dire... Dans l'ensemble, le recours aux oppositions générationnelles ne convainc pas. Faudrait-il lire, dans ces oppositions aussi crues, une volonté de réussir sa propre mise en marché par l'entremise d'un ouvrage-choc et dénonciateur ?

#### QUELQUES REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES

Cette nouvelle «sensibilité» aurait mieux fait de tenter de s'imposer comme projet de connaissance. Est-ce le cas ? Quelles sont les avenues scientifiques ici envisagées ? On peut certainement aborder d'un point de vue critique les œuvres révisionnistes pour ce qu'elles ont de «normalisant». Ces travaux, évidemment chargés d'implications sociopolitiques et mémorielles (à l'instar de n'importe quel discours ou représentation historique), s'appuient par contre sur une appréhension assez cohérente du monde et sur un appareil méthodologique et conceptuel solide, appareil fondé entre autres sur l'usage des méthodes quantitatives et sur la vive conscience de l'importance primordiale des tendances structurelles, des rapports de classe et de phénomènes comme l'urbanisation. Or, les auteurs de la nouvelle «sensibilité» proclament pour leur part que «les idées mènent le Québec». Vu l'importance irréfragable et centrale des transformations économiques et sociales qu'a subi le Québec depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ce *leitmotiv* paraît pour le moins hasardeux.

En fait, le projet historiographique des auteurs ayant contribué à ce recueil se résume à ceci : retrouver des «valeurs» et des «possibles» datant d'avant la Révolution tranquille, pour mieux dénoncer un présent qui déplaît. C'est une connaissance qui s'effectue sur le mode du retour et surtout sur le mode de la valorisation d'un certain bagage historique (nous reviendrons plus loin sur les aspects ainsi valorisés). Est-ce qu'on approfondit là des choses ? On attendrait d'une soi-disant génération montante qu'elle élargisse nos horizons intellectuels sur les *façons de pratiquer l'histoire et d'interroger le passé*.

Ce recueil réaffirme l'importance du politique et du religieux. Ces champs ont été souvent relégués, il est vrai, au statut d'épiphénomènes à partir des années 1970, du fait des influences marxistes et structuralistes. Mais leur redécouverte doit-elle aller de pair avec un retour à une histoire des idées à l'ancienne mode ? Les contributions d'un S. Kelly, à ce titre, ont de quoi inquiéter. Celui-ci pige ça et là idées et théories pour littéralement les plaquer sur l'histoire québécoise, sans ancrage empirique valable ; il décrit, en une forme de récit historique suranné, des enchaînements de penseurs et

effectue des transferts de concepts pour aboutir à des généalogies douteuses. Ce n'est certainement pas ce que l'on est en droit d'attendre de perspectives « jeunes » ou renouvelées. D'ailleurs, l'histoire des idées n'est jamais définie dans ce recueil, ses méthodes jamais mentionnées, encore moins soupesées.

Aussi, l'argumentaire d'un S. Kelly est affecté par une confusion généralisée mélangeant allègrement concepts analytiques, mouvance historiographique, projet politique. On cherche la pertinence épistémologique ou simplement historiographique de passages comme celui-ci :

Reconnaître l'existence des classes ne signifie pas retourner à l'objectif de la lutte des classes. Mais on peut néanmoins, avec réalisme, souhaiter donner de la vigueur à la classe inférieure et à la classe moyenne. À cet égard, il y a une intention prometteuse dans la nouvelle sensibilité. Elle consiste à vouloir réintroduire dans notre grammaire politique, à côté de la croissance économique et de la justice distributive, la liberté politique. (Kelly, p. 194)

Kelly nous livre d'autres exemples de ces transferts idéels vaseux, tous orientés, il faut le souligner, vers une certaine dénonciation. Le libéralisme classique aurait eu, soutient-il, un « ... idéal d'une société sans classes... » et souhaitait « ... abolir [...] la séparation entre le savoir et le travail », démocratiser la culture tout en craignant « ... qu'une classe puisse avoir un monopole sur l'éducation... », en tant que « ... péril pour la démocratie » (Kelly, p. 193). Quiconque connaît le libéralisme classique et la période qui fut la plus propice à son épanouissement (soit le XIX<sup>e</sup> siècle) ne peut que s'affoler devant autant de candeur. Que permet ce genre de raccourci fondé sur des prémisses aussi erronées ? Les « révisionnistes » auraient contribué à liquider le libéralisme classique au Québec (Kelly, p. 190) ; mais ils auraient obtenu, en profitant de la Révolution tranquille, c'est implicite, un nouveau monopole du savoir, menace mortelle pour le libéralisme classique...

#### QUÊTE DE SENS, TRANSCENDANCE ET PASSÉISME

Mais une confusion encore plus importante est entretenue par *Les idées mènent le Québec*. On s'y autorise à amalgamer travail scientifique, quête de sens et transcendance. G. Bouchard constate avec raison que ce groupe affiche le souci de la « recherche d'une nouvelle spiritualité » (Bouchard, p. 40, note 15). Cette nouvelle mouvance met au premier plan la recherche de « valeurs », « idéaux » et « significations »<sup>3</sup>. *Les idées* parlent le langage de la recherche d'un « enracinement authentique » (Meunier, p. 104). En fait, la nouvelle « sensibilité » prétend proclamer ce qui est bon (i.e. ce qui est traditionnel, à ses yeux) et même, parfois, ce qui est vrai (la foi, en bout de ligne). Nous avons affaire ici non pas seulement à des intellectuels en mal d'affirmation d'eux-mêmes, mais aussi à de nouveaux directeurs de

conscience, cachés sous les oripeaux de la jeunesse, de la « génération montante ».

Si l'historien nourrit ses horizons d'attente de ses enquêtes sur le passé, si ce dernier informe les choix et les perspectives, *Les idées mènent le Québec* dérape au point précis d'investir l'histoire de cette quête de sens spirituelle, à la fois religieuse et philosophique. La nature même du travail historien s'en trouve affectée. La lecture des sociétés, malgré les interprétations multiples et contradictoires auxquelles elle donne évidemment lieu, ne peut s'effectuer sur des *bases communes d'échange* (préalables à l'activité scientifique, même tempérée par un certain relativisme) si on y mêle une quête de transcendance, quête qui n'a absolument rien à faire avec le raisonnement scientifique, étant de l'ordre de l'affect et d'une expérience toute personnelle. Fallait-il rappeler pareil truisme ?

On nous entretient par exemple dans *Les idées mènent le Québec* de « ... la donation primordiale de l'être [...] telle qu'elle apparaît au prisme de toute vision spirituelle » (Roy, p. 199). La réflexion historiographique et sociale du collectif dirigé par S. Kelly prend ici des allures de missel<sup>4</sup>. Va-t-on se remettre à rechercher de signes de la « Providence » en histoire ? Aussi, qu'est-ce que les réflexions actuelles sur le pluralisme en histoire québécoise pourraient faire d'une quête du dieu des chrétiens, question qualitativement différente de l'ingrédient religieux, comme legs, dans la composition de l'identité des citoyens du Québec actuel ?

Cette nouvelle « sensibilité » n'est pas seulement empreinte de religiosité clairement avouée ou non, mais aussi proprement *passéiste*, ce qui est tout autant problématique pour la pratique sociale de l'histoire. Outre les historiens révisionnistes, un autre ennemi subit les foudres des auteurs du recueil : un présent qui déçoit et doit être refusé. Meunier s'indigne :

... le symbolique qui ne porte plus de sens n'est plus un signe, mais bel et bien une simagrée. Et si la Révolution tranquille ne se solde que par une gigantesque techno-bureaucratie patronnée par une « péquisterie », avec sa culture d'entreprise sans culture, ses commissions bavardes, ses sommets sans cime et son projet juste pour rire, pourquoi dès lors préserver le mythe d'une Révolution tranquille qui nous aurait supposément apporté une modernité laïque, socialiste, participative et quasi républicaine ? (Meunier, p. 96).

On peut chercher longtemps l'avènement du socialisme, même idéal, au Québec. Mais là n'est pas l'important. Ce passéisme est fondé sur un refus, donc, mais se double également d'un idéal de résistance. Meunier, encore :

... la génération des « enfants du Concile », passant par la médiation religieuse, vise tout autant à protéger un patrimoine institutionnel qu'à illustrer combien ce patrimoine peut servir de rempart ou de foyer de résistance

à l'invasion d'une société techniciste, individualiste, cybernétique, etc. Ce curieux détour ne démontre-t-il pas qu'il existe de moins en moins de lieu de résistance ? (Meunier p. 105).

« Curieux détour » par le religieux seulement en tant qu'objet d'étude et « patrimoine » ? Non, le religieux *doit servir* à littéralement combattre un supposé déclin des valeurs.

De fait, ce passéisme mène à franchir la mince ligne séparant l'empathie pour les objets de recherche constitués (vu leur importance, leur signification, leur résonance actuelle, etc.) et *volonté d'adhésion* à certains éléments du passé. On ne parle plus de « dialogues avec la tradition », titre de la deuxième partie du recueil, lorsque l'on précise immédiatement après vouloir « ... fonder la mémoire sur un impératif de gratitude » (Kelly, p. 69). Nouveau dérapage : on ne parle plus là de science sociale quand le passé est chargé d'*inspirer*. Encore : « Partie bien souvent d'une démarche qui se voulait scientifique, du moins empiriquement fondée, cette génération des "enfants du Concile" se tournera vers le passé [...] pour retrouver un sens perdu qui serait en quelque sorte garant des valeurs à préconiser dans un futur à venir » (Meunier, p. 103). On est dans le flou, ici. Ce n'est certainement pas tout le passé qui peut être « garant » des valeurs du futur. Comment opérer ce tri ? Aussi, n'y a-t-il qu'un seul sens ? Et s'il est perdu, comment le retrouver, et si on le retrouve, en quoi est-il plus « garant » du futur que ce qui ne s'est pas perdu ?

Fait intéressant, ce passé comme inspiration contredit parfaitement l'épilogue de l'ouvrage où C. Roy insiste sur les possibles que recèle le passé, sur les possibilités de l'uchronie (en deux mots, l'histoire qui aurait pu se faire). De telles interrogations ne s'imposent pas d'emblée par leur pertinence. Au surplus, il faudrait choisir : les ancêtres ou ce qu'ils auraient pu devenir ? Il y a une parfaite antinomie entre l'attitude passéiste (le passé devant nous inspirer) et uchroniste (le passé est un espace de possibles non réalisés). Elle n'est « résolue » que par l'accord des auteurs sur la dénonciation du visage qu'a pris le Québec depuis les années 1960. En somme, c'était mieux « dans le temps » et le Québec à partir des années 1960 aurait pu suivre un autre chemin, pour éviter d'aboutir à un présent peint comme désastreux.

Dans la nouvelle « sensibilité », donc, il y a *transfert* de sens et valeurs pour le futur. Mais élargir les horizons d'attente de la société, ce n'est pas la démarche d'un *retour*, comme on l'a dit. C'est la prise en compte de ce qui fut et sa contextualisation dialectique (entre passé et présent) pour le futur. Or les auteurs des *Idées mènent le Québec* semblent faire l'économie de cette adaptation. Ils se contentent de dénoncer le présent sans chercher à voir ses spécificités et les potentialités qu'il recèle. Cette démarche nécessaire n'apparaît jamais dans l'ouvrage. Se braquer ainsi, c'est adopter une attitude

catastrophiste et, littéralement, réactionnaire. Les valeurs sont en déclin ? N'oublions pas qu'elles changent de formes et de contenu, parfois de manière positive, évidemment. Il y a aussi un avenir à construire à partir des luttes et enjeux du présent : les mobilisations contre la guerre, contre la dilapidation du patrimoine naturel québécois et contre la mondialisation sauvage sont là pour le prouver. Questions qui, soit dit en passant, rejoignent bon nombre de « jeunes », qu'ils soient universitaires ou non.

Cette *absence du présent* (au-delà de sa représentation facile comme quelque chose d'entièrement négatif) fait de la nouvelle « sensibilité » quelque chose de foncièrement déjà mort en termes collectifs. Elle s'écartèle entre le Québec d'avant les années 1960 et un avenir qu'on voudrait lui voir ressembler. Par conséquent, les auteurs de la nouvelle « sensibilité » se situent bien au-dessous, à nouveau, de tout le débat actuel sur la mémoire, la nation et la citoyenneté, débat qui pose la question du que faire, *maintenant*, dans le contexte actuel et aussi celle des relations entre histoire, mémoire et identité citoyenne. D'ailleurs, l'histoire qu'ils proposent n'a pas la moindre chance de répondre à une exigence minimum de pluralité ou d'ouverture, en vertu de son « ... allégeance en faveur de l'institution comme principe de conservation, de protection et de promotion d'un idéal posé comme *a priori* et comme finalité... » (Meunier, p. 105). Il s'agit même d'une attitude proprement technocratique (qui comme on le sait ne frappe pas seulement la bureaucratie étatique), ce que dénonce pourtant l'ensemble du recueil...

On désire un passé qui inspire (Bédard et Gélinas, p. 79). Qui produise du sens. Les entreprises d'histoire économique et sociale « révisionnistes » des années 1960 à 1980 n'en contiendraient donc pas ? Devait-on exiger d'elles d'être aussi explicites que l'histoire des idées que semblent affectionner les auteurs des *Idées mènent le Québec*, histoire accompagnée d'une allégeance sans discernement à la « tradition » ? Ceux-ci s'avèrent de bien piètres lecteurs de leurs devanciers révisionnistes. L'histoire sociale « classique », avec toutes ses statistiques, ou l'histoire du syndicalisme comme celle des femmes contiennent tout autant « ... le sens fort que nos devanciers ont pu donner à leur vie personnelle et collective... » et les « représentations collectives d'hier » que les auteurs révisionnistes auraient soi-disant écartées du revers de la main (Bédard et Gélinas, p. 79). La reproduction sociale des familles, les structures, les rapports de classe et de genre, voire inter ethniques, pourtant des phénomènes centraux de l'expérience des acteurs du passé, n'intéressent pas nos « jeunes » historiens, dont une partie préfère nettement une histoire des idées certainement plus éloignée de l'expérience de nos « devanciers ».

On ne s'en surprendra pas, l'Église est au cœur des préoccupations de ces chercheurs. Si les « révisionnistes » ont adopté les thèses du contrôle social pour interpréter le religieux (l'Église apparaissant alors surtout comme une



institution d'encadrement de la population), « la production récente en histoire religieuse prend [une] route, patiente, non dogmatique, compréhensive sans complaisance », soutient-on (Bédard et Gélinas, p. 91). Le dynamisme de l'Église au milieu du XX<sup>e</sup> siècle paraît exagéré, toutefois (cf. Meunier, p. 97). Les lectures de Mounier et le personnelisme sont-ils vraiment au centre des mutations de l'Église du Québec au XX<sup>e</sup> siècle? Peut-être en partie. Mais insister sur cet aspect dynamique permet de cacher sous le boisseau la bureaucratie des communautés religieuses, les aspirations ultramontaines mal contrôlées d'une partie du haut clergé, les compromissions avec le patronage duplessiste, les restrictions conservatrices et rétrogrades à l'éducation des masses et à l'aide au pauvre, la logique institutionnelle d'enfermement des populations marginales.

\* \* \*

*Les idées mènent le Québec* est-il vraiment représentatif de la jeune génération de chercheurs? La tentative de caractérisation des travaux de leurs devanciers n'emporte pas non plus l'adhésion. Ces travaux, les auteurs de la nouvelle « sensibilité » n'en n'ont qu'une conception à la fois étroite (les pré-supposés scientifiques de ces recherches ne sont pas mis en lumière, notamment) et exagérée (le groupe des révisionnistes a-t-il passé au laminoir toute voix discordante et imposé une seule vision du vécu collectif québécois?). L'explication générationnelle, dans le cas présent, se signale plus par sa vacuité que par ses possibilités heuristiques. *Idem* pour les « analyses » proposées par ce recueil. Si l'essai a évidemment sa place dans le paysage des débats historiographiques, les dénonciations à l'emporte-pièce, une histoire des idées mal étayée par des transferts conceptuels douteux et un projet scientifique qui se contente de revenir au passé sans élargir nos perspectives n'apportent pas grand chose à la pratique des sciences sociales au Québec.

Mais, surtout, avec cet ouvrage le travail historien s'embourbe dans une quête de sens passéiste, dans une sorte de métaphysique du non-advvenu, voire, tout simplement, dans le rejet réactionnaire des défis du présent. Opération effectuée sur le mode du retour, en regard d'un présent que l'on décrit comme un immense échec remontant aux années 1960. Quand Meunier soutient que cette nouvelle mouvance est à la fois potentiellement conservatrice et progressiste (Meunier, p. 105 et 106), le lecteur trouve assez rapidement de quel côté penche ce « potentiel ».

## NOTES ET RÉFÉRENCES

1. S. Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 222 p., (« Collection prisme »). Cette collection est dirigée par Guy Laforest.

2. Nous ferons référence aux divers textes de ce recueil en mentionnant le nom de l'auteur et la page concernée. Nous examinons ici **uniquement** les contributions faisant apparemment partie de cette nouvelle mouvance. Les articles de Gérard Bouchard et Ronald Rudin correspondent à des réflexions historiographiques qui ont peu de choses à voir avec la teneur des textes du reste de l'ouvrage.

3. La mention de « sens » et de « significations » revient très fréquemment dans ce collectif. Outre les passages cités *infra*, voir par exemple : Bédard et Gélinas, p. 80, 86, 88 et 89 ; Meunier, p. 93, 103 et 104.

4. Sur la quête de transcendance, voir également le texte de L. Rousseau, p. 56.